



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

Avec le goût des chevaux, qui, depuis plusieurs années, se manifeste en France par les courses, les paris, le luxe remarquable des écuries de nos plus opulents fashionables, devait aussi s'accroître la mode de l'équitation pour les femmes. Aujourd'hui ce genre d'exercice semble atteindre à son apogée dans nos mœurs, et voilà que pas une jeune Parisienne ne croira son existence bien complète dans le monde, si elle ne peut suivre les courses au bois de Boulogne, ou du moins se faire remarquer hardie et gracieuse dans la grande allée où la veille vous l'avez aperçue élégante et coquette au fond de son brillant équipage. Il faut maintenant qu'une femme du beau monde ait ses chevaux de pur sang, ses selles de chez Brunès, ses cravaches de chez Verdier, son ama-

zone de chez Humann.... Arrêtons-nous à ce nom qui ne retentit plus maintenant dans la mode qu'avec ce prestige que l'on appelle *la vogue*; qui élève au plus haut degré une réputation industrielle, et qui détermine les choix les plus exigeants. M. Humann, célèbre pour la confection heureuse et distinguée de ses costumes d'hommes, devait aussi être appelé à prêter son talent aux femmes qui ne craignent pas de revêtir le drap et de porter le chapeau de feutre, et nous pouvons assurer que, parmi toutes les amazones parues cette année, aucunes n'ont fait remarquer une coupe plus charmante et une perfection plus artistement combinée que celles exécutées par M. Humann.

Quant aux nuances des amazones, ce sont toujours du noir, du vert-bouteille, quelquefois du bleu-clair, couleur toujours jolie et seyante, mais qui ne peut se dispenser d'une extrême finesse et d'une grande

fraîcheur. Les manches sont de moyenne largeur, car le costume de cheval ne peut suivre les extravagances de la mode des salons. On continue même à porter les manches un peu étroites du bas, pour que les plis ne gênent point le mouvement de la main. Les corsages forment une pointe arrondie vers le bas. Les cols très-bas : au lieu de petits cols ou cravates, beaucoup de femmes nouent autour du cou un ruban noir, broché en rouge ou vert. Sur quelques chapeaux en velours, forme de chapeaux d'hommes, on a vu un bouquet de petites plumes noires, qui allait assez bien avec le voile de dentelle noire, toujours préférable aux voiles verts. Les chemisettes sont plissées, montantes ou rabattues, en batiste garnie de valenciennne. On a vu une élégante amazone, dont l'habit, ouvert sur la poitrine, laissait voir une élégante chemisette de batiste plissée, brodée, et fermée par cinq petits boutons. Cette mode des paremens ouverts pourrait revenir et donnerait une recherche de plus à ce costume. Toujours des manchettes, des gants de renne, et des petites bottes; cravache noire à nœud d'or ou d'argent tressé, et pomme guillochée.

— Nous ne finirons point de parler de ce qui concerne l'équitation sans rappeler combien sont précieux, pour cet exercice, les corsets mécaniques, qui, par la facilité de leurs ressorts, se prêtent à tous les mouvemens, et laissent à la taille toute son aisance sans rien enlever à sa grâce. La promptitude avec laquelle les corsets se lacent et se délaçant spontanément prévient aussi tous les accidens qui peuvent arriver par la pression des corsets ordinaires, et nous ne saurions trop recommander leur usage, qui ne peut manquer de devenir général dès que l'on aura bien apprécié les avantages de cette heureuse innovation. On trouve ces corsets dans toutes les coupes, et propres à toutes les tailles, chez M. Pousse*, qui se recom-

mande autant par son exactitude que par ses soins à satisfaire sur tous les points les personnes qui s'adressent à lui.

— La mode ne se restreint plus aujourd'hui aux élégantes promenades du bois de Boulogne; l'immense étendue du Champ-de-Mars voit aussi, grâce aux courses des *Crocodile*, *Morolto*, *Tim*, et autres chevaux célèbres, arriver des équipages, tous remplis de femmes élégamment parées, qui viennent assister à ces luttes devenues à l'ordre du jour. Les peignoirs d'une grande richesse dominent dans les toilettes dont nous parlons, mais leur corsage est trop souvent dérobé sous l'ampleur du cachemire que l'on garde sur ses épaules. On distingue surtout la richesse des jupons brodés et garnis de dentelles que laissent apercevoir les peignoirs de soie écossaise ou brochée, qui s'entr'ouvrent. Les chapeaux de paille dominant, et sur les chapeaux de paille dominant aussi les plumes. On revient toujours à sentir que rien ne peut remplacer la grâce et l'élégance de jolies plumes couleur paille, placées sur une belle paille d'Italie : aussi nos plumassiers en vogue auront-ils à compter une bonne saison. M. Hotré*, dont les magasins sont connus autant à l'étranger qu'à Paris, fait dans ce genre des envois considérables qui justifient les recherches qu'il apporte aux objets de ce genre; et ce n'est pas sans surprise qu'en voyant chez lui tant de belles plumes d'autruche, d'oiseaux de paradis aux mille nuances, d'esprits, d'aigrettes de toutes formes et de couleurs, on pense qu'il existe assez de têtes de femmes, et dans ces têtes assez de coquetterie, pour employer cette si immense peuplade des forêts.

MODES D'HOMMES.

Les pantalons blancs que nous avons déjà vus s'aventurer malgré la saison sont en drap de fil et à braguette. Pour la plupart, ils sont étroits.

* Rue Bourbon-Villeneuve, n° 28.

* Rue du Caire, n° 7.

Les habits ont le collet de forme carrée; le matin on les porte boutonnés jusqu'en haut. Nous en avons beaucoup remarqué de couleurs *bronze mêlé* et *vert-dragon*. Les boutons ciselés sont toujours de mode.

Pour les demi-toilettes, les cravates *vert-émeraude* et à gros grain sont les plus recherchées.

Les bottes sont arrondies au bout du pied et vernies.

Les gilets sont à schall, ou boutonnant droit. On en porte beaucoup en étoffe de soie et de cachemire; mais nos fashionables préfèrent ceux dits *écorce de Siam*, et le classique *piqué-broché*.

Pour monter à cheval, les pantalons gris de velours à côtes sont toujours à la mode.

Quant aux chapeaux, ils n'ont pas varié de forme; seulement quelques chapeaux gris sont revenus aux premiers beaux jours.

Au reste, la mode pour les hommes siège *rue Neuve-des-Petits-Champs*, n° 83; elle se montre dans toute sa nouveauté dans les ateliers de M. Humann: c'est là que vient se rendre aujourd'hui l'élite de nos jeunes élégans, et que l'on est certain de trouver les modèles les plus gracieux, et des étoffes du meilleur goût aussi riches que variées.

LES DANSEURS.

« Les débuts du jeune Albert à l'Académie royale de Musique ont fourni à l'un de nos plus jolis feuilletons une piquante dissertation sur les élévations et les vissitudes de la danse. Rappelant à ce sujet le règne de Vestris, il cite le fondateur de cette branche qui prétendait ne connaître que deux grands hommes dans son tems: « lui, et Frédéric roi de Prusse! » On compte trois Vestris de glorieuse mémoire. Vestris le 1^{er}, le contemporain et l'égal du grand Frédéric,

mourut plein de gloire et avec la satisfaction de se voir renaître dans le jarret de son fils. On peut encore contempler le digne héritier de cet illustre père, passant et repassant dans les couloirs et le foyer de l'Opéra, la cuisse tendue, les pieds en dehors, la main au gilet, avec tous les airs nobles et la fierté dégagée d'un danseur émérite. Il est rare de voir dans la même famille se succéder trois grands hommes coup sur coup, et pied à pied. Vestris III dégénéra de son père et de son aïeul; il dansa, mais comme après Pepin et Charlemagne avait régné Louis-le-Débonnaire; ses passes furent sans hardiesse, ses ronds de jambes sans énergie. Vestris II en pâlit, et il fit sans doute de tristes réflexions sur l'instabilité de la gloire et de la danse humaine, en voyant l'illustration des muscles de sa race se détendre si vite, et s'affaiblir à la troisième génération.

» Les Albert dureront-ils plus longtemps? question dont la réponse est cachée comme beaucoup d'autres dans l'avenir, qui recèle tant de secrets et de révolutions. On a eu Albert I^{er}, et voici Albert II. Le père a dansé, le fils se met en danse; imaginez-vous rien de plus intéressant que ces traditions dans la même famille, et que les aïeux sautant avec leurs enfans ou pirouettant sur eux-mêmes sans interruption et de siècle en siècle?

» Le premier Albert fut une des renommées de la restauration. Paul était son rival; deux gloires parallèles, mais différentes: l'un était l'aimable, le galant, le léger Paul. Il se penchait, il s'enlevait horizontalement; il souriait beaucoup, il se couronnait de fleurs et de cheveux blonds; il s'attachait aux épaules de jolies petites ailes de gaze, et après un voyage aux frises, retombait d'aplomb en envoyant au parterre un aimable baiser. Albert se distinguait par des goûts contraires; il ne traitait pas la danse en badin; le sourire ne lui était pas familier;

rien ne pouvait distraire ses bras, son torse et ses mollets de leur gravité; pour un empire on ne l'aurait point entraîné dans l'égarément de l'entrechat folâtre; cela s'appelait la danse habile. Quand vint la confusion des genres, et que l'esprit révolutionnaire commença à se glisser dans les corps de ballets, Albert abaissa et replia sa jambe avec tristesse; sentant venir la fin de son règne, il abdiqua avant d'être détrôné. De sa retraite est sorti Albert son fils, et un nouvel astre se lève et resplendit sur le front du jeune homme: aussi scrupuleux et aussi correct que son père, plus que lui il sacrifie aux grâces. Puissent les Albert ne pas s'éteindre comme les Vestris à leur troisième génération!

En parlant de ces gloires passées, nous rappellerons la mémoire de M^{me} Gardel, dont les triomphes firent si long-temps les délices de l'Opéra. Cette légère danseuse, qui mettait à la fois grâce et esprit dans son talent, nous a laissé un genre représenté par M^{me} Montessu avec un succès digne de son origine. La notice suivante sur M^{me} Gardel nous a été envoyée par un de ses compatriotes.

« M^{me} Gardel fut, à l'Académie royale de Musique, l'une de nos célébrités dans un genre aussi ancien que le monde, l'art de la danse; elle donna dans cette position périlleuse l'exemple d'une parfaite régularité de mœurs, et des vertus qui, dans la vie privée et dans les relations sociales, constituent la femme estimable. A ces titres, M^{me} Gardel a laissé à ses contemporains les souvenirs les plus honorables.

» Elle était fort jeune lorsqu'elle perdit son père. Sa mère, qui avait commencé avec succès son éducation, ne tarda pas à être recherchée pour la bonne réputation dont elle jouissait; elle passa à de secondes noces.

» Après son mariage, Miller prit en amitié la petite Houbert, sa belle-fille. Il se plut à lui prodiguer les soins les plus af-

fectueux, à cultiver ses heureuses dispositions et à en faire une bonne musicienne. Aussi lorsque M. Gardel jeune, maître des ballets de l'Opéra, voulut à son tour en faire son élève, prit-elle par reconnaissance le nom ou plutôt le surnom de son beau-père; elle le conserva religieusement jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Alors elle le perdit en épousant son maître, qui, veuf d'une première femme en avait un fils unique.

» Ce fut en effet sous le nom de *mademoiselle Miller* qu'elle fut annoncée lorsqu'elle débuta dans l'opéra de *Dardanus*, représenté devant le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette, au château de Fontainebleau, les 20 et 27 octobre 1785, et sur le théâtre de l'Opéra, le 13 janvier de l'année suivante. Ces débuts, qui donnaient plus que des espérances, lui ouvrirent bientôt définitivement les portes de l'Opéra; car dès le mois d'avril de la même année, à l'âge de seize ans, elle y fut reçue aux appointemens de 1,500 liv., avec gratification de pareille somme.

» Bientôt aussi, elle remplaça la fameuse M^{lle} Guimard, première danseuse, dont elle prit les rôles; elle se fit une brillante renommée par la perfection et le charme de son jeu mimique, par ses grâces, et conquit l'estime et la considération de la cour et de la ville par une conduite régulière et sans reproches. Elle apparut, sous ce dernier rapport, aux yeux de la France, comme une sorte de phénomène. Respectée de ses camarades, elle n'avait avec eux aucune relation de familiarité; mais lorsque les devoirs de son emploi la rapprochaient d'eux, elle ne leur montrait qu'aménité, bienveillance et politesse.

» M^{me} Gardel, dont le jeu pittoresque, les poses gracieuses et pudiques, la mobilité aérienne, offraient, dans leur parfait accord, le type classique d'un genre à part; M^{me} Gardel sut se maintenir à l'apogée de son talent; et lorsque s'accomplit la période qui lui permettait

d'aspirer à la retraite, elle n'avait pas cessé d'être elle-même. Ce fut à Pâques de l'année 1816 qu'elle quitta les planches que, pendant trente ans, ses pas n'avaient fait qu'effleurer. Une pension de 4,000 fr. couronna ses brillans services.

» La mort, intervertissant à son égard l'ordre de la nature, vint, le 18 mai 1833, affliger la vieillesse de M. Gardel, en frappant sa compagne à l'âge de soixante-trois ans, et porter du même coup le deuil dans le cœur d'un fils et d'une fille, seuls fruits de leur mariage. »

AMANTON.

LES PIERRES.

On a dit des choses curieuses sur les fleurs, les arbres, les feuilles; mais pour y trouver quelques idées heureuses, c'était à la nature animée que le poète ou le naturaliste demandait ses inspirations. Voici M. Alphonse Levaux qui, moins exigeant, n'a besoin que d'une pierre pour composer un tout piquant récit, et nous raconte de la manière suivante la manie d'un ami qu'il livre ainsi à la publicité des journaux.

« Je n'aime pas les collections : elles ont l'inconvénient des systèmes, elles renferment quelques bonnes choses et beaucoup de mauvaises. Une collection, c'est une idée fixe, impérieuse, absorbante et jalouse, qui chasse toutes les autres idées du cerveau qui s'est donné à elle; c'est une passion vive, ardente, qui ne diffère des autres passions que par la mesquinerie de son objet, et qui fait qu'on oublie tout, fortune, ami, famille, pour piquer des insectes sur un carton, ou bien pour empailler des oiseaux et les chérir comme s'ils vivaient : car les morts qu'on empaille sont peut-être les seuls qu'on n'oublie pas.

J'ai vu chez un de mes amis une riche collection de feuilles sèches et de cailloux qu'il a faite en Italie. Il y a quelques jours,

j'entrai dans son cabinet sans qu'il s'en aperçût, tant il était absorbé dans la contemplation d'une centaine de petites pierres rangées en ordre de bataille sur son bureau.

Je l'interrompis à regret dans ses douces et naïves extases pour lui demander des nouvelles de sa santé, et après les complimens d'usage, je le priai de me faire passer en revue sa précieuse collection. Alors, enchanté de me voir lui demander ce qu'il n'osait m'offrir, comme ces virtuoses de salon qui priaient volontiers la société de les prier de chanter, il me fit prendre place auprès de lui, et me détailla l'origine de chacune de ces pierres.

« En voici une, me dit-il, qui vient de la cascade de Pissevache, dans la vallée du Rhône, en Suisse. Je l'ai prise au sommet du rocher d'où tombe la cascade, et, pour y arriver, on risque de se rompre le cou. »

J'examinai la pierre et ne lui trouvai pas d'autre mérite que la difficulté de s'en rendre possesseur. De celle-ci, nous passâmes à ses nombreuses sœurs, qui, bien que nées en différens pays, avaient toutes entre elles un air de famille très-prononcé. Elle avaient beau venir du Colysée, de la mer de glace, de la cascade de Terni, du théâtre de Taormina, du palais des Césars, du dôme de Milan, des temples de Pæstum, du rocher de Scylla, de la maison de Rienzi, et que sais-je encore, car il y en avait de tous les monumens et de tous les sites renommés de la Suisse et de l'Italie, en y comprenant le royaume des Deux-Siciles; moi qui n'étais pas sous le charme prestigieux des souvenirs, je ne voyais que des cailloux plats, ronds, carrés, ovales ou oblongs, sorte de variété qui n'empêche pas les cailloux d'être très-monotones par leur essence même.

Pendant que je parlais, mon ami avait ouvert un tiroir dans lequel étaient rangés, toujours avec symétrie, de petits morceaux de bois, de lave et de marbre de différentes couleurs.

« Voyez, me dit-il, et ne vous moquez plus. Ce morceau de lave, je l'ai puisé moi-même dans un ruisseau de feu qui descendait lentement du sommet du Vésuve. Voici un petit éclat de bois que j'ai détaché d'une rame de *Bucentaure*, galère toute resplendissante d'or, dans laquelle le doge de Venise épousait la mer. Cette rame est à l'arsenal de Venise, mais toute déchiquetée, et le bois en sera bientôt aussi rare que celui de la vraie croix. Examinez ce morceau de soufre; je l'ai ramassé à la cime de l'Etna, à dix mille quatre cents pieds de haut. Trouverez-vous aussi de la lave du Vésuve et du soufre de l'Etna sur la butte Montmartre, la plus haute montagne des environs de Paris, à moins pourtant que ce ne soit le mont Valérien, qui a presque huit cents pieds?

— Et ce cristal si pur que je vois là à côté d'un morceau de brique?

— Il vient de la mer de glace, à Chamouny. Quant au morceau de brique, je lui ai donné place dans les pièces choisies, parce qu'il a été détaché du mur de la prison du Tasse à Ferrare, et si vous me trouvez ridicule de donner une importance imaginaire à de semblables choses, je vous dirai que lord Byron resta enfermé pendant six heures dans cette prison, y écrivit les lamentations du Tasse, et fit desceller une des plus grosses pierres de la muraille qu'il fit porter dans sa voiture.

— Et moi, je vous répondrai: Byron ne savait pas ce que tout le monde sait aujourd'hui, que la prison de Tasse n'est pas le caveau sombre et humide qu'on a ouvert à votre crédulité sensible et payante. Voilà bien de mes voyageurs qui contemplent d'un œil sec la désolante misère de certaines contrées de l'Italie, et qui versent des larmes sur une infortune imaginaire, dont un peu de réflexion leur démontrerait l'in vraisemblance!

— Passons, me dit-il, à ce fragment de marbre blanc. J'y tiens beaucoup. Pour l'avoir, il m'a fallu briser avec peine, car

il tenait bien, un reste d'entablement au théâtre de Taormina, entre Catane et Messine.

— Vous avez eu tort, lui dis-je un peu vivement. Si depuis plusieurs siècles tous ceux qui ont visité ces ruines avaient fait comme vous, elles n'existeraient plus, et seraient éparpillées ainsi en petites pierres par toute l'Europe. Et pourtant il y a beaucoup de voyageurs qui agissent ainsi.

— C'est pour cela même que je ne m'en suis pas fait scrupule, reprit-il, et je m'en applaudis, car ce petit morceau de marbre me transporte à l'une des plus belles vues qu'il y ait dans le monde. On dirait que le théâtre de Taormina ne fut construit que pour y faire jouir du spectacle de la nature. Assis sur ses gradins brisés par les siècles, j'ai devant moi la cime neigeuse de l'Etna; puis, des forêts, des vignes, des champs d'oliviers inclinés en pente douce jusqu'à la mer, dont les flots bleu foncé font un contraste admirable avec la verdure des collines et la neige de la montagne. Cela devait bien ajouter autrefois à l'effet des représentations scéniques, puisqu'on pouvait faire apparaître des flottes véritables au fond du théâtre, et que, pour éclairer ce magique décor, on avait le jour, le soleil de la Sicile; la nuit, les flammes de l'Etna.

— Voilà, en effet, un lustre épouvantablement beau et une mise en scène impossible même à notre Opéra. Décidément vos petites pierres vous font voir et dire de très-belles choses. Mais voici, je crois, la dernière.

— Ce n'est pas la moins intéressante; elle a plus de deux mille cinq cents ans. Je l'ai prise à la grande cloaque construite à Rome par Tarquin-l'Ancien ou Tarquin-le-Superbe, on n'en est pas bien sûr.

— Et peut-être bien, ni par l'un ni par l'autre, car on a prétendu dernièrement que les sept rois de Rome n'avaient jamais existé.

— Allons, vous êtes un mauvais plaisant, et je ferais bien d'en rester là et de

ne pas vous montrer les plantes que j'ai rapportées, et dont j'ai fait six cahiers.

J'avoue que cette fois j'étais tout-à-fait de son avis. Si j'aime les feuilles mortes, ce n'est pas dans l'herbier d'un botaniste, mais dans un bois, quand par un jour d'automne je les fais bruire sous mes pas. Malheureusement ce n'était qu'une fausse joie qu'il m'avait donnée : car il ouvrit sa bibliothèque, y prit un énorme in-4°, souffla long-tems dessus pour en chasser la poussière avant de l'ouvrir, l'ouvrit enfin avec précaution en lissant les feuillets du plat de la main, et nous commençâmes par la page première du premier volume des six qui composaient cette effrayante collection.

Le feuillet tournait lentement sous mes yeux un peu assoupis. Mon ami me fit surtout examiner une tige de papyrus, qu'il avait cueilli lui-même sur les bords du fleuve Anopus, près de Syracuse, un épi de blé de Turquie du Milanais, quelques feuilles des palmiers qu'il avait vus en pleine terre à Palerme, et particulièrement une toute petite feuille, la seule qu'il pût trouver sur le laurier planté solennellement par M. Casimir Delavigne sur le prétendu tombeau de Virgile, près de Naples.

Nous n'en étions encore qu'à la vingtième page quand par bonheur un étranger se fit annoncer et entra.

J'en'y retournai pas, vous le pensez bien. J'évite même de passer dans sa rue, tant ses cinq volumes me font peur ; et depuis ce jour, je me creuse la tête à trouver un prétexte pour me fâcher avec lui : c'est le seul moyen de recouvrer ma tranquillité.

Littérature.

M. Michel-Raymond vient encore de faire publier un nouvel ouvrage digne de ceux qui lui ont déjà acquis une si grande réputation. Composition, style, caractère,

tout contribue à mettre cette production à la hauteur de tout ce que son auteur nous a donné et à le mettre de niveau avec M. de Balzac et nos autres écrivains célèbres. Ce livre, intitulé *Un Secret* *, diffère de beaucoup des productions contemporaines en ce que la faute y reçoit son châtement, et que le but est tout moral. Pour résumer cette intrigue en deux mots, la fille d'un général s'est donnée à un jeune homme qui lui assurait qu'il n'y avait qu'une seule nécessité qui pût faire consentir le père à leur union ; la jeune fille, devenue mère, s'aperçoit de l'ingratitude de son amant, et préfère se retirer dans la solitude que de s'unir à lui. Nous le répétons, cet ouvrage mérite beaucoup d'éloges, sous tous les rapports.

— *La Grande-Prieure de Malte* **, par M. de la Madelaine, est un roman historique, un de ces romans qui laissent quelque chose dans l'esprit du lecteur ; un de ces romans, enfin, à la Walter Scott. Le siège de Malte en 1565, par les amiraux Soliman, a inspiré cette composition au jeune auteur, qui, aux caractères rigoureusement tracés de ses personnages, a joint des détails historiques qui ont nécessité de grandes recherches et une profonde érudition. Ce jeune écrivain a relevé adroitement quelques inexactitudes de l'abbé Vertot dans son *Siège de Malte*. Quant à la grande-prieure, c'est une jeune femme charmante, pleine de grâce et d'esprit.

— Le sujet du roman de M^{me} Laure Bernard est fort moral, puisque c'est l'expiation d'un adultère. Sous le titre de *Mademoiselle de Valville* *** on peut remarquer quelques scènes de la société contemporaine et des mœurs bourgeoises heureusement rendues. Cependant il n'est

* 4 vol. in-18, chez Allardin, place Saint-André-des-Arts, n° 13. 2^e édition.

** 2 vol., chez Ambroise Dupont, rue Vivienne, n° 7.

*** 1 vol., Allardin, place Saint-André-des-Arts, n° 13.

point tout-à-fait exempt de reproches sous le rapport du style et de la vraisemblance; néanmoins nous serions heureux si nous avions toujours à signaler de tels ouvrages.

— *Georges*, ou *Un entre Mille* *, tel est le titre du dernier roman de M. Théodore Muret, roman dans lequel il a traité quelques ridicules de notre époque avec finesse et esprit. *Georges* est un de ces amateurs, comme on les appelle, qui s'ennuient, et qui n'ont pour eux qu'une assez jolie fortune et une assez grande médiocrité. Le suicide, cette manie, ce ridicule du jour, le prend tout-à-coup, et il écrit à sa mère sa résolution de se tuer; mais au moment de se donner le coup fatal, un de ses amis lui arrache l'arme meurtrière, le fait changer de résolution, et le détermine à devancer la lettre près de sa mère et à lui rendre son fils. Il part, mais arrive quelques instans après la lettre près de sa mère, qui expire; le malheureux, ce n'était pas lui qu'il avait tué! une longue expiation de ce crime, si on peut appeler ainsi une telle conduite, nous montre *Georges* triste et abattu, et lui donne contre le suicide une leçon qui, certes, lui fait plus d'effet que tous les raisonnemens de nos philosophes passés, présens et à venir.

— Voici que M. Hippolyte Bonnelier nous a donné un de ces romans dont nous parlions tout à l'heure, qui montrent l'homme infâme, l'homme sans parole, *l'Homme sans cœur* **, enfin, comme est le titre de

son livre, arrivant aux dignités et aux honneurs. Le héros de M. Bonnelier est maître des requêtes en 1810, préfet en 1814, préfet en 1815 lors des cent jours, préfet en 1816 pour avoir brûlé le portrait de l'empereur, et pair de France enfin en 1830. De plus il noie une de ses femmes pour éviter l'application de la formule: *La polygamie est un cas pendable*. Ce roman est un pamphlet, une satire, un portrait même au dire de l'auteur, qui semble se dire en état de nommer tous ses modèles.

Théâtres.

— VARIÉTÉS. — *L'If de Croissey*, comédie-vaudeville en deux actes, de MM. Varin, Desvergers, Laurencin, a obtenu un succès éclatant. Cette pièce est pleine d'intérêt et de scènes comiques et nouvelles; le jeu des acteurs aussi ne laisse rien à désirer. M. Brenan et M^{lle} Atala ont contribué au succès de cet ouvrage, qui aura une longue suite de représentations, et restera dans le répertoire des Variétés.

— On annonce à la Porte-Saint-Martin une nouvelle pièce, dont le titre est *Faust*. L'administration, dit-on, compte beaucoup sur la réussite de cet ouvrage; d'ailleurs le directeur est en droit de concevoir de telles espérances, car depuis long-tems les innombrables pièces qu'il nous donne, grâce à son incomparable activité, sont toutes couronnées de succès.

* 1 vol., Ambroise Dupont, rue Vivienne, n° 7.

** 2 vol., chez Allardin, place Saint-André-des-Arts, n° 13.

A ce Numéro est jointe la planche 1160.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
 Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



Modes de Paris.

20 Mai 1838

N.º 260.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra

Modes de Long-champs.

Capote en Rubans de M^{lle} Laviand-Beaudry rue Richelieu. 87.

Redingote en gaze Martin-franklin doublée. Chez Richer rue Vivienne.

Jupon de M^{lle} Henry rue de la Paix. 4.

Mess^{rs} F. S. & J. Fuller. N.º 34. Pallmall Place, London.

Ayuntamiento de Madrid